PARAISSENT CHAQUE SEMAINE
le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année,
frais de poste non compris)...£1 0 0

Mélanges Religieux,

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, *franc de port.*

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14. MONTREAL, MARDI 8 JUILLET 1851. No. 81.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, 18 juin 1851.

Monsieur le Rédacteur,

Je ne vous dirai rien de l'excentricité en l'honneur du chemin de fer de Dijon; c'est déjà de l'histoire ancienne. Et puis quel beau plaisir aurais-je à enrégistrer sur le papier un fait qui est une faute de plus? Passons donc, et voyons au moyen de notre lunette plus ou moins microscopique, si nous pourrons découvrir quelque chose de plus intéressant.

Vous me pardonnerez ce retard de huit jours; mais une petite escapade de jeune homme, un voyage de 20 lieues à travers les montagnes, la visite explorative d'une grotte célèbre, dont il pourrait bien un jour me prendre envie de vous chanter les beautes, trouveront facilement grâce auprès de vous. Que voulez vous! je suis tellement ennuyé de la vie positive, du tracas et de l'inquiétude de mon existence monentanée, que je me lance à corps perdu dans les plaisirs champêtres, dans les excursions plus ou moins aventureuses. On est si heureux de se rappeler ses années de jeune homme!..

Le vieux palais de Henri II, de François Ier et de Louis XIV, des Bourbons et des Valois était en fête, ces jours passés. Cette antique demeure, séjour actuel des beaux arts, a été témoin d'un tout petit tintamarre. Soit dit en passant, cela ne fait point de mal. Une cinquantaine de trompettes sonnant des fanfares, et quelques paroles du Président de la République ont fait les frais de la réjouissance. C'eut bien beau car ce n'était pas cher!

En voyant L.N. Bonaparte prendre la parole, plusieurs invités ont cru qu'il allait donner une seconde édition du fameux discours de Dijon, mais il n'en a rien été. Quelques phrases banales comme celle ci: " En inaugurant l'ouverture des salles nouvelles de ce vieux palais, je suis heureux de me trouver entouré des sciences et des arts, etc."

Et les lettres, M. le président, il paraît que vous n'en parlez pas?—Ce n'a été qu'un oublie, probablement, à la première occasion. M. le président y pensera.—Après le discours, le prince Louis Bonaparte a parcouru les salles en baillant et s'est retiré quelques instants après.—Voilà ce qu'en bon français on est convenu d'appeler: " *Inauguration.*" Un discours officiel, un peu de musique plus ou moins belle, beaucoup de bruit, quelques verres de vin de champagne, un morceau de saucisson et puis c'est fait.... Fiez vous donc aux mots.

Les commérages relativement à la révision de la constitution s'emparent peu à peu de tous les esprits, chacun en veut prendre sa part, chacun veut émettre son opinion, et pour peu qu'un groupe de cinq ou six personnes soit quelque peu enflammatoire, on est sûr d'une plus ou moins abondante averse de coups de poings. Cela promet pour l'avenir! C'est, à tout prendre, un spectacle curieux qui a son cachet d'originalité. On en parle bien aujourd'hui, mais demain on n'y pensera plus. Tel est le caractère français pris au naturel.

Les procès contre les journaux recommencent de plus belle; les sacs de mille francs pleuvent dans les coffres-forts du fisc et les publicistes les plus honorables sont obligés d'aller partager dans les prisons le séjour immonde des assasins et des bandits. Trois mois, six mois, un an de prison; 1000, 2000, 4000 francs d'amende ne font pas frencer le sourcil à messieurs les juges qui prononcent la sentence. Par compensation on acquittera dès journaux anarchiques, des écrits incendiaires, des voleurs et même des assasins!.. oh temps justement néfastes!

Trois mois de prison et 500 francs d'amende ont prouvé à M. Forcade le publiciste éminent, l'écrivain aimé, que toute vérité quelconque qu'elle soit n'est pas toujours bonne à dire.

Je croyais bonnement que les faiseurs de manifestes étaient rentrés à tout jamais dans le néant. Un nouveau bulletin venu de Londres avec le seing des directeurs de la démocratico-socialiste, m'a prouvé que j'étais dans l'erreur. Ces philantropes régénérateurs de l'univers nous apprennent, qu'à l'unanimité moins 5 voix, ils renoncent à la terreur comme moyen de gouvernement; mais ils font de la guerre universelle une nécessité, et à ces causes ils demandent l'unité de la foi et de l'action. Grand bien leur fasse.

Au moment où d'un instant à l'autre l'Assemblée peut être appelée à se prononcer pour la république ou la monarchie, M. de Lamartine armé d'une lanterne et tenant à la main une lyre, fait un appel des plus pathétiques à tous les cœurs sincèrement republicains; mais le nombre est toujours bien minime et je crains fort qu'il n'en trouve pas une phalange. Demandez donc l'unité de la foi politique à un pays aussi vaste que la France et qui est le point de mire de cinq ou six prétendants plus ou moins légitimes.

M. Emile de Girardin marche d'utopie en utopie dans son journal la *Presse*. Chaque jour il en engendre une nouvelle, toujours plus *biscornue* que celle de la veille. Hier, c'était un ministère exécutant qu'il voulait; aujourd'hui il ne veut point d'armée et demain il repoussera tout gouvernement. Quand ce songe creux aura trouvé sa place dans les colonnes de son journal, je doute qu'il formule un plus beau projet que celui présenté par un bon bourgeois, membre de la chambre des deputés, qui était ainsi conçu:

" Nous Louis Philippe Ier, roi des Français, avons ordonné et ordonnons:

Art. 1er.—" Il n'y a plus rien.

Art. 2e.—" Personne n'est chargé de l'exécution de la presente ordonnance.

Ceci est très clair et puis la démagogie ne pourra rien trouver de plus complet; faute de mieux elle adoptera ce projet du bon bourgeois, quelque peu sceptique, qui prevoyait, hélas, 1848 avec ses suites.

La France toute entière est entrée dans la période fatale qui doit finir la révolution ou commencer l'anarchie, et pourtant personne n'a l'air de s'en apperevoir: chacun dort dans une paisible quiétude et vaque à ses affaires comme s'il ne s'agissait de rien. La bourgeoisie surtout, marche ferme et la tête haute, raillant et séduisant tout ce qui est saint, tout ce qui est respectable; elle n'a pas l'air de se douter qu'elle est attaquée par la démocratie et le prolétariat avec cette manière violence. Souillée de crime et d'égoïsme, d'athéisme et de rapinerie, aucun sentiment surhumain ne la fait agir; elle se meut sous l'influence de ses détestables appétits. Au jour de la justice de Dieu elle s'éveillera de sa lethargie, mais ce sera pour aller à la mort. Il y a des exceptions, très-honorables même, malheureusement elles sont rares.

Encore une mort à déplorer dans l'Episcopat Français. Mgr. de Chamond à rendu sa belle âme à Dieu le 28 mai dernier, à 6 heures du soir, agé de 84 ans. C'était un prélat distingué par ses vertus et ses aimables qualités sociales. Il est allé recevoir auprès de Dieu la palme de la persévérance et de la résignation. Tous les catholiques de France se rappellent quelles luttes il fut obligé de soutenir contre certaines coteries qui attaquaient sans cesse l'intégrité de son diocèse malgré la volonté royale. Il suffisait que la création de cet évêché fût de date récente pour exciter l'opposition entêtée et quelque peu intéressée de certains personnages. Le Pape et le roi de France avaient parlé, cela ne *suffisait-il donc pas?*

Vous aimez beaucoup que je vous parle de l'exposition de Londres. Hélas! je vous avouerai en toute humilité que je n'en sais pas long. Du reste il y a peu à dire maintenant; toutes les voix de la presse se sont épuisées à force d'en parler. Pourquoi ne le serais-je pas, moi qui n'en ai presque rien dit.

Le Portugal ne se porte pas bien; il n'est plus question de la reine Dona Maria. L'insurrection s'agite terrible et menaçante. Saldahna recueille déjà le fruit du funeste exemple qu'il a donné. Il est arrivé par l'insurrection; il tombera par l'insurrection, tout comme le bonhomme Louis Philippe. Le doigt de Dieu se montre un peu partout.

L'état moral de Rome continue à n'être ni trop bien ni trop mal; un peu de calme, quelque bouffées d'agitation ne peuvent donner pleine crainte ni pleine sécurité. Le bon Pie IX ne trouve de bonheur qu'au milieu des soldats français. Ses sujets sont indifférents; beaucoup le laissent passer dans les rues sans presque se découvrir. Pour quelques uns, c'est l'éloignement pour un si bon père; pour le grand nombre c'est la peur d'être remarqué par quelque mazziniste. Pauvre peuple romain! Fasse le ciel qu'une armée française reste longtemps encore à Rome.

Forces de renoncer à faire de Naples le théâtre de leurs exploits, les revolutionnaires s'appliquent à peindre ce pays sous de fausses couleurs; repoussés par la bravoure et l'énergie du roi et par le bon esprit des populations, ne pouvant créer des embarras au gouvernement, ils ont pris à tâche de le calomnier, soit directement par eux-mêmes, soit indirectement par des étrangers qu'ils trouvent moyen de corrompre et d'abuser. Ces détracteurs accueillent avidement et propagant tout ce qui présente l'etat du royaume sous un mauvais aspect, ayant bien soin d'intercepter et supprimer tous les témoignages des observateurs impartiaux et éclairés.

Je borne là pour aujourd'hui cette petite revue, que vous trouverez peut-être un peu la comique et j'y joins en guise de compagnon le commencement de la Seconde Partie du MONTAGNARD. Puissiez vous être en parfaite santé et en plein contentement quand vous recevrez cela. Puissé-je avoir le bonheur de vous voir un jour! Que ne suis-je auprès de vous! peut-être seriez-vous pour moi un ami affectueux et sincère; peut-être me feriez-vous oublier tout l'accablement de l'adversité.... Depuis quelques années je vois entrer la mort sous des toits de paix et de bénédiction que j'aimais sincèrement et les rendre peu-à-peu solitaires; je vois une porte se fermer, puis une autre qui ne se rouvre plus; je vois diminuer le nombre de mes bonnes connaissances après avoir perdu mes meilleurs amis. Bientôt je resterai seul jusqu'au jour où je tomberai le dernier.

M. L. M. C.

Affaires Religieuses en Hollande.

[Les lecteurs trouveront, dans l'extrait suivant d'un journal français, des idées d'un genre élevé et dignes d'être méditées; en même temps, ils y liront un exposé des luttes auxquelles les catholiques de Hollande sont en proie, et du déchaînement de l'esprit d'erreur contre les progrès du catholicisme. Ceux qui ont lu les articles que nous avons déjà eu occasion de citer, sur l'état des Catholiques de Hollande, ne manqueront pas de parcourir celui-ci avec intérêt.]

Nous recevons d'Amsterdam, à la date du 3 juin, des lettres qui nous annoncent des événements de la nature la plus grave. Nous regrettons que la loi sur les signatures nous empêche de publier ces lettres telles que nous les recevons. Mais en les faisant nôtres, nous ne voulons pas cependant laisser ignorer au lecteur que les renseignements que nous allons donner nous viennent d'une source digne de toute confiance.

Il est incontestable, et cependant, dans la Hollande même, beaucoup d'hommes politiques ne s'en doutent pas le moins du monde, que de nos jours un travail immense se poursuit au sein du protestantisme hollandais dans un but très simple, quoique d'une manière assez complexe. On veut détruire le catholicisme, ou du moins le réduire à un état de servitude qui, dans un temps donné, on s'en flatte du moins, achèverait sa ruine. Les grands fauteurs de ce travail sont, sans contredit, les sociétés secrètes, mais elles ne sont pas seules. Signalons quelques-uns des symptômes qui trahissent ce qui se passe dans les conseils des meneurs que la haine de Rome dévore, et qui peuvent faire deviner quel sort on prépare aux catholiques dans les Pays-Bas.

Et d'abord rendons justice à qui de droit. On s'étonnera probablement de nous entendre dire que ceux auxquels revient, en premier lieu et à juste titre, l'hommage des catholiques hollandais, sont le ministère libéral et grand nombre des honorables personnages qui représentent le parti libéral aux Etats-Généraux. C'est que, dans ce pays, la majorité des membres du parti libéral est loin d'être aussi absolue, soit dans ses principes, soit dans ses tendances, qu'elle l'est ailleurs. On ne peut pas se faire illusion quant au but final, auquel aboutit le libéralisme pris dans un sens absolu. Ses théories ne l'attesteraient pas, que nous le saurions avec certitude par les expériences accomplies dans les divers pays où ce libéralisme absolu a triomphé. Heureusement que le libéralisme du parti gouvernemental hollandais diffère *toto cœlo* de celui-là. Modifié et tempéré par l'influence du caractère national, le libéralisme, dans la Néerlande, est chose assez douce et ne tend guère à la réalisation des rêves insensés de suprématie de l'Etat qui le distinguent partout ailleurs. Les efforts d'un libéral néerlandais, généralement parlant tendent à déblayer le sol des vieilles institutions oligarchiques, dont profitait seule la domination protestante, et qu'elle aurait voulu conserver à perpétuité et à tout prix: jusqu'à présent ses désirs ne paraissent pas aller au-delà. La conduite du Ministère et du parti ministériel dans les Chambres permettent même d'espérer qu'ils feront droit aux vœux des catholiques lorsque le moment viendra de se prononcer sur les lois de l'enseignement et de l'assistance. Une conduite contraire serait tout-à-fait en opposition avec les grandes facilités dont jouissent actuellement, grâce à l'esprit d'équité du Gouvernement, tous ceux qui désirent fonder des écoles libres, facilités dont les catholiques ne sont pas les derniers à profiter avec ardeur. Le Ministère a d'ailleurs le plus grand intérêt à être juste. dans les Chambres aussi bien que dans le pays, les catholiques constituent un parti neutre, dont l'appoint fait pencher la balance du côté auquel il donne momentanément son appui. Si le Ministère se déclarait contre eux, sa chute serait inévitable. Il a donné trop de preuve de clairvoyance et de sagesse pour qu'on puisse le croire capable de se méprendre sur cette situation ou de n'en pas tenir compte.

Cependant, quelque bonne opinion qu'on doive avoir du ministère actuel et du parti ministériel dans les Chambres, ce serait se tromper étrangement que de se représenter ce parti, pris en masse, comme tout-à-fait purifié des erreurs et des passions qui font du libéralisme l'avant-coureur des plus tristes bouleversements politiques et sociaux. " Dans tout le pays, disait naguère à notre correspondant d'Amsterdam un ministre du culte protestant, dans tout le pays il n'y a plus deux ministres de notre confession qui soient du même avis sur les questions religieuses les plus graves." Les hommes sincères parmi les protestants ne craignent pas de reconnaître que leurs ministres sont presque tous imbus de principes rationalistes et que leur enseignement, soit dans les chaires des Facultés de théologie, soit celui qu'ils donnent au peuple, mine de fond en comble les principes de toute religion surnaturelle. Si tel est l'état des esprits dans les rangs de la soi-disant milice sacrée, quelle doit être la situation morale et intellectuelle des masses? Dans les temples protestants, elles n'entendent parler du Christ que dans les termes les plus vagues; elles ont été élevées dans les écoles mixtes, où il est défendu de donner, en fait d'enseignement religieux, autre chose qu'une *introduction* à l'enseignement des vérités dogmatiques; aussi toute croyance religieuse est-elle affaiblie à un degré qu'on ne saurait dire. Qu'en résultera-t-il? Ce qui résultera toujours du dépérissement de la croyance religieuse. Autant elle perd de son influence, autant le nombre s'accroît de ceux qui prêchent l'omnipotence de l'Etat, soit en fait de religion, soit en fait d'enseignement, soit en fait d'assistance des pauvres, soit en toute autre manière. Inutile de remarquer que ces adorateurs de l'Etat-Dieu vont tous naturellement grossir les rangs de l'armée qui combat à outrance la liberté de l'Eglise et toutes les libertés, qui en sont les corollaires. On peut juger du nombre de ces idolâtres, d'après ce que nous venons de dire, sur le caractere que revêt le protestantisme tel que le professent aujourd'hui le plus grand nombre des protestants hollandais.

De quoi ne sont pas capables ceux qui se sentent dégagés de toute croyance religieuse et qui, peu soucieux de la moralité de leurs actions, proclament *de fait* la sainteté du but? On ne s'étonnera donc pas que ce soit précisément parmi les gens dont nous venons de parler que se recrutent les membres les plus ardents et les apôtres les plus zélés des sociétés secrètes protestantes! Et quel que soit le mépris dont ils font profession pour tout dogme positif, pour toute religion révélée, ils ont l'impudeur de se proclamer les soutiens et les défenseurs du protestantisme. La haine du catholicisme est, il est vrai, la seule base et le seul lien de ces associations ténébreuses, et à ce titre ils ont droit d'en faire partie.

Le but principal des sociétés secrètes est d'ameuter la population du pays contre les catholiques; pour l'atteindre, elles ne reculent devant rien. L'infamie des moyens qu'elles emploient deviant, ce semble, révolter toute conscience honnête, et pourtant, les faits le prouvent, ils ne sont pas sans influence, même sur des hommes que leur rang et leur position, à défaut de sens moral, devraient éclairer, et qui du moins devraient comprendre quel est le danger des sociétés secrètes en des temps orageux comme les nôtres. Mais rien ne fait à ces aveugles. Au lieu de se soustraire à l'influence de ces sociétés détestables, au lieu de les combattre vigoureusement, comme ce serait leur devoir, ils les soutiennent, ils les encouragent, ils les fortifient. De là vient que ces sociétés, composées d'abord de ministres du culte protestant, qui craignent les progrès du catholicisme moins encore que la perte de leurs revenus, de gens sans foi ni loi, ou de gens sans feu ni lieu, qui ont en horreur les prescriptions de la foi et de la morale catholique, comptent aussi dans leurs rangs grand nombre d'hommes haut placés. Ceci mérite attention. Ces hommes occupent les positions les plus éminentes; ils font partie des grands corps de l'Etat; ils approchent du Roi et sont ses confidents intimes; ils savent faire passer leurs sentiments dans son âme, et de là, tôt ou tard, les conséquences les plus désastreuses, aussi bien pour la dynastie que pour tout le pays. Ces conséquences, on peut les prévoir lorsqu'on réfléchit à ce qui s'est passé il y a quelques semaines dans la capitale. Le Roi s'y trouvant temporairement, donnait audience aux personnes et aux députations qui s'étaient présenté à cet effet. Pour la députation des ministres protestants, il n'eut que des paroles gracieuses et encourageantes, destinées à les soutenir dans les combats qu'ils livrent aux catholiques; la députation du clergé catholique de la capitale, composé des prêtres les plus respectables fut au contraire mal menée et éconduite d'une manière tellement grossière que la dignité de son caractere ne permettra plus désormais au prêtre de se présenter aux audiences royales dans le simple but de complimenter le Roi. Tristes et dangereux effets de l'influence que font subir à son esprit des hommes aveuglés par les plus déplorables passions.

Le ministère et la majorité qui le soutient dans les chambres sont, comme les catholiques, en exécration aux sociétés secrètes protestantes et à ces rationalistes qui ne font parade de zèle protestant que pour cacher la haine du catholicisme. Au premier abord, cela peut paraître singulier, mais rien n'est plus facile à expliquer. Ils ne peuvent espérer que le premier ministre, M. Thorbecke, fasse jamais cause commune avec eux ou qu'il prête les mains à leurs tentatives pour une restauration de la suprématie protestante et pour raviver l'esprit de persécution. M. Thorbecke et ses amis paraissent n'avoir rien tant à cœur que de faire jouir tout le monde également du droit commun, sans préférence pour les protestants, sans partialité au détriment des catholiques. Un tel esprit d'équité dans le gouvernement ne fait nullement le compte de ceux qui aspirent au rétablissement de la prédominance protestante et qui deviennent fous de rage à la seule idée que la constitution reconnaît aux catholiques les mêmes droits qu'à tout le monde. De là une aversion de jour en jour plus ardente contre M. Thorbecke et ses collègues du ministère, contre la majorité ministérielle des chambres, voire contre la constitution, en tant qu'elle est mortelle à toute prétention de suprématie protestante. La haine de ces malheureux sectaires est le plus grand éloge que l'on puisse faire du ministère actuel et de ses amis dans les chambres.

Nous avons déjà remarqué que les hommes dont l'incrédulité semblerait devoir faire des partisans de libéralisme le plus avancé, se jettent au contraire dans les rangs des monarchistes les plus absolus. Ceux-ci, c'est-à-dire les protestants orthodoxes, les adhérents aux formules du Synode de Dordrecht, les amis du régime d'avant l'émancipation des catholiques en 1798, sont loin de mépriser l'appui que les protestants rationalistes paraissent décidés à donner à tous ceux qui veulent concourir avec eux à l'humiliation politique et sociale des catholiques. En religion en politique, en science sociale, rien de commun entre eux, rien qui les lie; mais la haine du catholicisme fait oublier toutes les dissidences; elle est le terrain commun où les

---

FEUILLETON.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Georges poussa un rugissement terrible, et s'élança d'un bond hors de la salle.

Il courait à travers les rues avec des frémissements dans la voix, et son manteau traînait derrière lui sur les pavés. Des exclamations étouffées s'échappaient sur ses lèvres, et ses joues étaient si livides que chacun se retournait comme s'il eut vu passer un fantôme.

Où allait-il ainsi le pauvre Georges? Où le conduisait cette course folle?... A la place de la révolution!

La foule, cette populace infatigable dans son orgie sanglante, tous les jours avide d'un nouveau carnage, encombrait la place; mais elle n'était plus frénetique et vociférante, elle était muette et abrutie comme le tigre repu qui s'endort près des lambeaux de sa proie.

Georges, haletant, épuisé, s'élança au milieu d'elle avec des cris et des gemissements qu'elle ne comprenait ni n'entendait, et tendant ses deux bras devant lui, il s'y traça un large sillon, sillon douloureux et cruel qui le menait aux lieux funèbres de l'immolation.

Ainsi il arriva jusqu'à l'échafaud....La mort avait déjà fait son œuvre. Tout autour de lui du sang. Ce sang découlait goutte-à-goutte au dessus de sa tête, et ruisselait sous ses pieds sur le pavé sanglant; mais plus rien... plus rien.... que cette longue trainée rougeâtre que les fatals tombereaux laissaient derrière eux.

Georges etait debout, pâle et chancelant, tous ses regards, tout son cœur, tout son être, cherchaient et appelaient dans ce silence terrible.

Au milieu de tout ce sang, quel était celui de sa bien aimée, pour qu'il s'en teignit les mains, pour qu'il en abreva son cœur.

Jeanne!.. Jeanne!.. cria-t-il d'une voix désespérée, comme si la pauvre fille eût pu l'entendre; n'est-ce pas?.. n'est-ce pas, tu n'es pas morte?. Dieu n'a pas permis un assassinat aussi epouvantable!... Je suis arrivé trop tard, moi!... mais quelqu'un t'a sauvée?.. Jeanne tuée!.... Jeanne morte!.... Son sang sur ce pavé!.. Non!.. non!... ce n'est pas possible!..

Il se prit le visage dans ses mains, criant et sanglotant à la fois.

Il y eut alors en lui, comme autour de lui, un funèbre silence.

Et cependant!.. cependant!... murmura-t-il en attachant ses yeux sur les planches rouges et tièdes encore, cet homme me l'a dit: Aucun acquittement!.. aucun!... Jeanne est morte!.. Mon Dieu!.. dites-moi donc si Jeanne est morte?.. Vous voyez bien qu'en face de la réalité, je veux douter encore.... Oh! mon âme!... oh! mon cœur!.. on vous a tués tous deux!...

La désolation du pauvre Georges était affreuse à voir et à entendre. Son silence même était plus douloureux encore que ses cris et ses gémissements.. Au milieu de la foule qui s'écoulait, il était immobile, les yeux cloués à terre! Si quelques mouvements n'eussent indiqué parfois le mouvement de la vie, on eût dit un cadavre oublié entre les planches de l'échafaud.

Un homme placé derrière lui le regarda pourtant pendant quelques instants, fit un pas en avant, comme s'il eut voulu lui parler, mais d'un mouvement brusque détourna la tête et s'éloigna sans rien dire. C'etait Antoine Obrice.

Bientôt la place devint vide, sans bruit, sans mouvement. Le spectacle terminé, chacun retournait à ses occupations.

Georges était seul.

En face de lui la statue de la liberté, semblables à ces idoles du paganisme qui chaque jour s'abreuvaient de sang.

Son front qui était incliné sur sa poitrine se redressa, ses yeux étincellèrent, ses joues livides et terreuses s'allumèrent d'un feu soudain, et il s'écria désolé en élevant ses bras au dessus de sa tête:

Est ce donc là ce qui est réservé à ceux qui se vouent corps et âme à la régénération sociale, soldats infatigables d'une lutte terrible?. Franco!.. est-ce là le prix dont tu paies le dévouement de tes enfants?... Liberté! te faut-il donc tant de sang que tu viennes le chercher dans toutes les veines, et déchirer tous les cœurs?... Révolution?... République?... Etes-vous mensonge ou vérité?...

La France lui répondit le 9 thermidor.

. . . . . .

Deux jours venaient de s'écouler depuis les tristes faits que nous venons de raconter. La nuit était venue. Un jeune homme, le visage blême, le front couvert de sueur, marchait d'un pas rapide.

A regarder ses vêtements, on voyait qu'il venait de faire une longue route; mais à travers le costume grossier dont il était revêtu, un homme quelque peu habitué eût reconnu ce cachet indélebile que les races portent en elles. Cet homme, c'était le comte Henri De Savermay. - Parfois il s'arrêtait; alors ses lèvres, pâles comme son visage, s'entrouvraient, et l'on entendait un souffle saccadé s'échapper comme un gémissement, puis il se remettait à marcher.

Ainsi il alla jusqu'à ce qu'il eut atteint une petite rue dans laquelle le jour fuyant pénétrait à peine, car de hautes maisons s'élevaient des deux côtés.

Henri De Savernay regarda un instant à droite et à gauche, soit qu'il cherchât à reconnaître la maison dans laquelle il voulait entrer, soit qu'il voulût s'assurer que personne ne l'avait suivi; puis il ouvrit une petite porte bâtarde qui n'était fermée qu'au loquet, et s'engagea en courant dans un escalier sombre et étroit.

Allons, dit-il d'une voix oppressée en montant deux à deux les marches de bois; voici la dernière maison à visiter, personne dans toutes les autres, oh! ceci m'annonce un affreux malheur!... Il était arrivé à une petite porte peinte en rouge. Elle était entr'ouverte, il la poussa.

Baptistin! s'écria-t-il en s'élançant dans la chambre; Baptistin!..

Le digne serviteur était couché sur son lit. Sur ce lit on voyait de tous côtés de longues trainées de sang. Baptistin avait le visage livide. Ses yeux, creusés par la souffrance, étaient entourés d'un cercle noir. Leurs regards étaient si faibles qu'on eut dit qu'ils ne voyaient qu'à travers un voile.

Il tourna faiblement la tête, et apercevant le comte Henri, il souleva ses deux bras; ses joues si blêmes, ses lèvres d'une teinte terreuse, retrouvèrent pendant un instant une apparence de vitalité.

Baptistin!... dit le comte Henri en prenant une des mains du vieux serviteur, et mon père?

Mort!.. murmura faiblement celui dont les yeux, tout creuses et ternes qu'ils etaient, s'humecterent de larmes.

Le jeune homme courba la tête, et se laissant tomber à genoux, appuya son front sur les draps ensanglantés.

Oh!.. balbutia Baptistin d'une voix si oppressée, si étéinte, que les mots s'exhalaient à peine comme un murmure; j'avais... bien... peur... de... mourir... avant... votre retour...

Vous..... voilà!.. vous!... voilà!....